

Les vacances arrivent, commencent les foins¹

Juin se finissait. L'herbe était très haute maintenant dans les champs. Les plus belles fleurs avaient vécu. Venait enfin juillet. Ça sentait trop les vacances pour qu'on ait encore le goût de l'étude. Des heures de classe que l'on vivait en état de grâce. Et chaque jour qui passait augmentait encore notre excitation. C'était en nous comme une grande force qui montait, nous enveloppait, comme un état second, tant lumineuse nous apparaissait cette multitude de jours sans leçons, sans Pompon, sans rien, qui nous attendait. Certes les foins se rapprochaient eux aussi. Mais n'y aurait-il pas quand même des périodes de pluie, le matin n'aurai-je pas le droit de faire la grasse matinée, et n'y aurait-il pas surtout, si envoûtantes, ces soirées libres qui nous récompenseraient de toutes les fatigues? Les vacances d'été, chez la grand-mère ou au Crettêts... quelle époque, quelle merveilleuse époque!

Arrivait donc enfin ce dernier jour qui était un beau jour. Le tout dernier. Quelle ivresse! L'air était si léger, si léger... Sans rien à faire en ces heures-là en fait d'étude. Que la grande mise en ordre, avec essentiellement le lavage des tables. Plateaux copallés, poutzés au savon noir et à grande eau. Ils n'y résistaient pas. Le bois apparaissait à nu. L'encre s'y fixerait d'autant mieux. Et plus il y aurait d'encre, plus il faudrait laver. Et plus on laverait, plus le copal s'en irait. Le savon noir sentait bon les vacances. Nous avions vidé l'encre délavée que l'Etat nous offrait et rincé les encriers dont l'ouverture conique était fermée par un bouchon de verre brun Maggi. Nous étions descendus pour cela aux toilettes qui sont au sous-sol du collègue où ça sent acide par là-bas. On pisse contre le mur qui a été peint en noir. L'hygiène n'y est pas garantie. Il y a bien de l'eau qui coule, mais tout ça reste jaunet, avec cette odeur bien particulière, un peu piquante, des vieilles urines. C'est un peu aussi l'odeur de mon enfance!

Et à la récréation pas moyen de jouer vraiment. Ça n'allait pas, il y avait trop d'excitation. Dans une heure nous serions loin. Nous le tirions donc, ce dernier instant d'école. Le régent nous lisait une histoire prise dans un OSL pendant que nous, nous ne faisons que regarder l'heure à la pendule. Elle était à droite, tout près de l'armoire grise des sciences naturelles qui a de grandes portes vitrées qui vont jusqu'au plafond, avec le bas réservé au matériel des tra-

¹ On parlera toujours selon le langage local de foins et non de fenaisons. As-tu commencé les foins, par exemple.

vauX manuels. Les quarts d'heure... puis les cinq dernières minutes... puis... enfin, enfin il était l'heure. La sortie d'avant les grandes vacances. Quel moment ! Certains lançaient leur sac en l'air. Mouton ne se tenait plus, comme fou. Les autres couraient en bande en bas du Crêt-du-Puits, ou vers l'église. Toute la classe s'éparpillait par le village en criant : l'école est finie, l'école est finie. Et c'était bien vrai, il fallait y croire vraiment cette fois-ci, pour six semaines, autant dire pour une éternité. Moi je revenais simplement à la maison qui est à côté, avec ma serviette de cuir. J'étais donc libre moi aussi ? Alors je pensais soudain au cousin François qui viendrait demain. J'étais heureux. Y avait-il même au monde un enfant qui l'était plus que moi ?

Mais les vacances d'été, je l'ai déjà dit maintes fois, c'étaient avant tout les foins. Précisons tout de suite que j'ai commencé à l'âge de sept ans et que j'ai continué de la sorte, sans manquer aucune saison, jusqu'à vingt-sept ans. Vous comprendrez donc que j'aime la terre, que je l'aime tout entière, dans sa fibre, et que je souffre de ce qu'on lui fait connaître aujourd'hui, devenue valeur marchande, objet de transactions, de placements, avec des ventes et des achats, avec, qui s'étendent chaque année qui passe, des zones à bâtir, des zones industrielles, des routes et des autoroutes. La terre prostituée, abandonnée au système qui se rit délibérément de son histoire. La terre bonne à tout faire. Mais aux foins, petit, je ne m'y rendais que l'après-midi. Plus grand je ne partais le matin que vers les dix heures, alors que les autres avaient déjà fait presque une moitié de journée. Je profitais de mes longues nuits de vacances, et de ces délicieux matins où je rêvassais sous la tiédeur de mes draps et de mon duvet en entendant par la fenêtre entrouverte le bruit des machines, des faucheuses surtout, qui allaient et venaient entre les champs et le village.

Mais il fallait tout de même les retrouver, ces champs. Le cheval alors avait fini de faucher. Je me joignais à la troupe pour épancher. Le soleil était déjà chaud. Des hirondelles volaient au-dessus des foins coupés qui sentaient bon. Par endroit, ils dégageaient une grosse poussière, les pollens. Et puis nous étendions les chiron. A onze heures nous commençons à retourner le foin qui était resté étalé. S'il y en avait, car on aimait les chiron en ce temps-là. Pas nous, les enfants, vous pouvez en être sûrs, mais le grand-père. Des

chirons bien alignés? La richesse du paysan, sa fierté. Dans le fond c'était quand même bien beau, ces tas réguliers qui vous couvrent un champ, qui vous mettent à nu sa belle surface, sa topographie intime que le pas connaît.

Il y avait nos trois familles groupées pour faire ce travail dont je parlerai aussi un jour plus en détail. Où je vous dirai le nom de tous les champs de notre domaine commun, et dans quel ordre immuable nous les faisons. Il y avait donc chez le grand-père, avec l'oncle Samuel et les faucheurs. Puis chez l'oncle Jean et la tante Suzanne, avec le Claude qui passait son temps à s'enlever les peaux des mains. Et puis chez nous, les trois frères, le quatrième, le gâtion, trop petit pour nous y accompagner, ma mère et mon père quand il pouvait délaissier sa laiterie. Mais si nous travaillions en commun, nous prenions nos repas à part, chacun chez soi. Juste de temps en temps, quand il fallait se dépêcher pour retourner encore aux champs avant un orage prévisible, soupions-nous chez la grand-mère. J'aurais bien aimé le faire plus souvent, car là-bas se trouvait le cœur de l'entreprise, avec tous les faucheurs et le gros de l'activité. Les dix heures ou les quatre heures se prenaient par contre aux champs. Ceux-ci éparpillés sur tout le territoire du village. Des Crêts-de-l'Epine, tout à bise, à la Petite Grand-Côte, à la limite des champs des gens du Séchey. De la Guénettaz, près des maisons des Crettêts, à la CabINETTE ou aux Plats-du-Séchey d'où les Vyffourches apparaissent proches, grande et double maison grise, comme un château sur sa colline, près des bois. Avec des parcelles plus étendues à la Sagne et aux Frênes qui comprenaient une bricole au-dessous de la route de Mouthe, au Chenailon, parce que la construction de celle-ci avait isolé cette surface minime de la grande partie.

Ces noms que je viens d'énumérer... ils sont beaux, et ils chantent. Chacun d'eux est si chargé de souvenirs! Je revois ces scènes comme si nous y étions encore. La tribu Tsun, et les chars, et les chevaux. Nous faisons le tour d'un territoire que nous apprenions à connaître de cette manière. Le soleil tapait dur les après-midi. Quelles transpirées, mes amis, et quelle éreintée le soir, à l'heure du souper.

Nous fenions ce grand domaine, constitué par les champs de chacune des trois parties, toujours de la même manière. Pas question de déroger au tournus traditionnel. Ç'aurait été un sacrilège,

pire, un crime de lèse-majesté vis-à-vis de mon grand-père. Mes aïeux, mes chers aïeux, en fait vous étiez de sacrés tyrans ! A tel point que je n'ai pas encore, à l'heure actuelle, digéré tout à fait vos principes. Et si je jette aujourd'hui un œil nostalgique sur cette époque, je n'irai pas jusqu'à promouvoir vos méthodes. Celles-ci étaient rigides, proches des brimades, surtout pour les femmes, en l'occurrence la tante Suzanne et ma mère qui n'avaient rien à dire, qu'à s'éreinter pour la cause commune. On pourrait naturellement croire que cette façon de faire avait été bâtie sur l'expérience comme sur le bon sens. Pas certain. Il s'agissait surtout des vœux intransigeants du patriarche. Même les tires, avant de charger, qu'il fallait rassembler toujours à la même place, quitte à déplacer le foin de dix mètres.

Les dames aux gros râteaux, jusqu'à l'écœurement. Puis bientôt, parce que j'avais pris à mon tour du mollet, je fus « invité » à les remplacer peu à peu. Ce fut dès lors une longue marche, avec derrière moi, tenu par la poignée et par le manche, ce gros râteau qui, étonnement, sut parfois me procurer du plaisir. Dans la continuité, et dans la qualité du travail qu'avec lui je pouvais faire. Car une surface bien ratelée n'est-elle pas belle ?

Je les ai ainsi arpentés, vous pouvez me croire, en toutes ces années de foins, les champs de nos domaines. Des heures et des heures, des jours, des semaines ! Je croyais que ça ne voulait jamais finir. Les parcelles m'apparaissaient immenses. Ce n'est pas moi qui aurais poussé pour augmenter nos surfaces, ça non. Le soleil était lourd, j'avais la langue sèche. Il y avait bien un sac sous le foin, au bout d'une tire. Avais-je seulement le droit d'y aller quand je voulais ? Mais non, je devais suivre, je ne pouvais pas prendre du retard, la nécessité de rester derrière le char, semblable à un coureur qui doit s'accrocher au peloton sous peine de s'effondrer. Une fois de plus il fallait compter sur le bon vouloir des adultes et attendre patiemment que ceux-ci daignent quand même s'arrêter un petit moment. Heureusement qu'il y avait les faucheurs dont la soif était plus exigeante. Sans cela nous aurait-on seulement apporté à boire ? Satanés calvinistes que vous étiez en plus, mes pères ! Les faucheurs aimaient le cidre fermenté que je trouvais acide, imbuvable, et qui d'ailleurs, si j'en avais bu, m'aurait proprement coupé les jambes.

Parmi les faucheurs, vint Séraphin. Un Bergamasque. Le plus fort des hommes du monde. Il pouvait soulever, se disait-on entre nous, un gamin d'un seul doigt. Il était réellement d'une force peu commune, il vous déchargeait un char à la grange en quelques fourchées que les autres, debout sur le tas qui fermentait, suant à grosses gouttes, à cause de la chaleur humide qui s'en dégageait, ne pouvaient pas ringer. Une figure mythique de mon enfance que ce Séraphin. Un jour il tua une vipère aux Combes-Rondes, avec le talon de ses gros souliers. C'était une étoile de plus à sa renommée parmi nous. Et ces faucheurs gagnaient vingt francs par jour. Je trouvais ça énorme, moi. Evidemment en regard des sept francs que j'avais touchés de ma grand-mère la première année en guise de salaire ! J'y repense souvent à mes sept francs, un franc par année de vie. Ils sont devenus mon barème, je les ramène à tout propos. Ainsi parfois, pour le prix d'un objet de pas grand-chose qui vaut trois fois plus, je me fais la réflexion suivante : et dire que rien que pour ça il me faudrait trois années de foin ! Ça fait un peu mal. Mon travail d'autrefois tragiquement sous-évalué. A peine le prix d'un *Tintin* à l'époque. Pour six semaines de foin. Car ceux-là n'en finissaient jamais. Forcément, avec des champs dans tous les coins. D'ordinaire on ne les achevait que le dernier samedi, pour ne pas dire le dernier dimanche. Alors que le lundi déjà recommencerait l'école. C'était donc ça, ces vacances tant rêvées ?

Et pendant que nous gagnions ainsi la vie de nos pères à la sueur de notre front dans les champs de ce petit coin de pays, les autres, plus nombreux chaque année, auxquels se mélangeaient les gamins des villes, se baignaient. A la plage du village située à l'endroit où le ruisseau du Chenailon se jette dans le lac. L'eau était presque tiède, disaient ceux qui y étaient allés. J'imaginai le ponton glissant, à fleur d'eau, et le radeau au large où ne vont que les bons nageurs qui y plongent. Et tout ce monde bruyant pataugeait avec bonheur dans le lac où ceux qui ne le savaient pas apprenaient à nager. Parfois je pensais presque avec rage que nous, question de performances sportives, une fois de plus nous demeurerions dix coudées en arrière !

En fin de journée tout de même, des chars pleins restés sur les champs parce qu'il faisait beau et qu'il n'y avait pas de risque d'orage, c'était une volupté que de rentrer au village et que de

s'asseoir sur la pierre chaude du perron de chez la grand-mère. Le soleil s'abaissait à l'horizon, là-bas, du côté du Risoud. D'autres enfants se tenaient là, les cousins, Six-Sous, Page, Marie-Christine, une autre fille que j'appelais Pincette. Quelle transpirée tout de même. Nous étions collants. Le village tout entier sentait le foin. Tout vivait à l'heure des foins dont il y avait partout des résidus, sur le bord des routes, devant les fermes, sur les chemins. Le temps libre était une saveur. Des hirondelles passaient en sifflant au ras des toits des maisons. Elles avaient fait leurs nids sous l'avant-toit, recrépissant la façade et le pied du mur de leurs déjections. La Brunette sortait de l'écurie pour aller s'abreuver à la fontaine de vers chez Will, pas à celle du haut du village dont je parlerai bientôt. Les vaches aussi. De grosses chenilles velues rampaient sur la pierre, suivant leur destinée, gagnant un but inconnu des hommes, peut-être cette fente au coin d'une marche, ou ce trou à l'angle du mur ! Quelques grandes sauterelles, ramenées des champs par les chars de foin, sortaient de la grange où le sol est de planches usées par le pas des chevaux. Elles cherchaient un espace à leur convenance par des sauts de deux mètres effectués de leur détente soudaine et métallique.

Nous étions rentrés boire un verre de Miami chez la grand-mère. La bouteille était dans l'armoire, près de la caisse à bois, dans le bas. Une ou deux gouttes au fond d'un verre avec du sucre suffisaient pour vous assurer une boisson au goût de pamplemousse, acide un peu, mais fraîche et désaltérante. Il y avait sur l'étiquette un soleil rouge et de grands palmiers.

A l'heure du souper pour rentrer chez nous, je passais devant chez Will, devant la laiterie, puis près de l'église. Car notre domicile est là-haut, presque à l'écart du village, grosse maison accueillante où je retrouvais ma famille assemblée autour de la table de la cuisine. Sur laquelle il y avait de la confiture aux cerises et du café au lait. Mais le soir encore je retournais chez la grand-mère. Parce qu'en été, pendant les grandes vacances, c'était là, et non pas ailleurs, que se trouvait le cœur du monde. Avec le cousin François et les autres. S'il pleuvait, nous rentrions pour jouer dans la chambre arrière où il y avait le bureau et la vieille machine à coudre ; s'il faisait beau, nous restions dehors jusqu'à la nuit.

* * *

Plus loin que la Coopé, juste en face de chez Rodzet, était la fontaine couverte. Nous allions par là-bas souvent pour une gorgée d'eau, comme aussi de temps en temps pour les voir rentrer leur foin, à ceux de chez Jules-Louis. Leur méthode différait de la nôtre. Avec un câble qui hissait le fourrage à l'étage supérieur du solin et qu'un cheval tirait. Celui-ci épais, puissant, lourd, fort à ne pas le croire, en temps ordinaire employé à charrier les billons de la scie. Ce mécanisme curieux, avec le câble, les poulies et les renvois, somme toute compliqué et peu pratique, faisait néanmoins son office. Le cheval montait devant la grange qui est fortement en pente, ses fers s'incrétant dans la terre battue, puis il traversait la route où ne passaient encore que peu de voitures. Rude spectacle. Nous l'avions regardé cent fois, en nous giclant à la fontaine proche. La force animale dans sa parfaite expression. De gros tavans sont toujours là où vivent les chevaux. Les plus grands des gamins que nous étions nous enseignaient des pratiques cruelles. Ils nous montraient comment enfiler une paille dans l'arrière de ces bestioles grosses comme le pouce et qui, relâchées, partaient droit dans le ciel, incapables de virer avec un tel appendice qui les faisait retomber sur le toit d'une maison ou au coin d'une ruelle où elles périssaient d'une mort lamentable. Mieux aurait valu les écraser sur les flancs des chevaux, d'une bonne tape, avec la paume de la main qui se serait tachée de sang.

La fontaine coulait de l'autre côté de la route, alors couverte d'un toit et fermée de planches usées par cent ans d'âge. Dans les années soixante ils la déplacèrent plus en amont, mais sans lui offrir un nouveau couvert. Elle deviendra par cela, et malgré les murs de pierre jaune qui l'entourèrent dès lors, une fontaine ordinaire. Les vieilles choses ont un charme sans égal, et celui-ci rompu, ce n'est pas avec du neuf que vous le recréerez.

* * *

Les vacances arrivaient en leur milieu avec le 1^{er} Août. Pour celui-ci un feu avait été préparé au bord du lac, immense. Le cortège se formait sur la place de la laiterie. Un tambour irait le premier. Nous prenions le départ quand la nuit tombait. Ce grand cor-

74

Les foins avaient duré six semaines. La grande tribu Tsun dont naturellement je faisais partie, les avait achevés le samedi. Le surlendemain, il faudrait déjà recommencer l'école. Et parmi tant de jours de vacances, pas un seul de libre où il y aurait eu du soleil pour faire trempette au lac comme les

autres. A bas l'agriculture, nom de sort ! Et ne vous étonnez pas si aujourd'hui encore je nage à peine mieux qu'un fer à repasser ! Et que même l'eau me fait horreur !

Les vacances avaient fondu de la sorte, quand bien même elles étaient bonnes les jours de pluie qui auraient pu être dix fois plus nombreux que jamais je ne me serais plaint. O le glouglou des chenaux au petit matin, promesse d'une journée de liberté parfaite avec mon cousin. Le resterais plus longtemps au lit, m'étirant avec volupté à la perspective de ne pas partir me brûler sous le soleil de nos champs. Quelle journée nous passerions !

Les trois dernières semaines surtout, depuis le 1er août, avaient passé très vite. Le décompte des jours nous devenait une obsession. Encore deux semaine, une semaine ; encore trois jours, deux jours... Je ne parle pas des dernières heures. C'était le désespoir que de sentir l'école à la porte. Où l'on retrouverait ce que l'on croyait disparu presque pour toujours. Elle était bien loin de la joyeuse libération que nous avions connue un mois et demi auparavant. Mieux valait ne pas y penser, ça ne faisait que doubler notre désespoir.

Arrivait donc cette reprise. Vraiment pas drôle vécue derrière sa table, même si celle-ci était belle propre et prête à accueillir nos nouvelles tâches. A quoi se raccrocher dans cette misérable vie scolaire, avec le régent qui reprenait ses bonnes vieilles habitudes, qui toutes n'étaient à pas à notre avantage ou à celui des moins doués parmi nous. Triste journée, oui, et même pour moi qui n'étais pas mauvais élève, sans branche faible, si ce n'est le solfège qu'il m'était nécessaire souvent de ressasser avec d'autres cancre de la clé de sol. La nécessité pourtant de se réhabituer à cette vie morose. Le premier jour se traînait interminable. Il passait quand même, comme passent aussi tous les jours de notre vie, si désagréables puissent-ils être parfois.

Les foins chez les Tsun vers 1945²



C'est du côté des Frênes, un champ en direction de L'Épine. Photos positionnées sans ordre chronologique.



² Les photos ont sans doute été prise par Emile Baudraz, instituteur, avec l'aide d'un assistant où il figure su les clichés.





